

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

LE JOURNAL DU DIMANCHE

Revue Littéraire, Artistique et de Modes

VOL. I.

MONTRÉAL, SAMEDI 12 JANVIER 1884.

No. 4.

LE
MONITEUR DU COMMERCE

(Quatrième Année)

REVUE

des Marchés, de la Finance, de l'Industrie et des Assurances.

ABONNEMENT:

Canada et Etats-Unis, - \$2.00
6 mois, - - - - - 1.00
3 mois, - - - - - 50
Le numéro, - - - - - 10

Europe, - - - - - 18 frs

LE
JOURNAL DU DIMANCHE

REVUE

Littéraire, Artistique, et de Modes

ABONNEMENT:

Canada et Etats-Unis, - \$2.00
6 mois, - - - - - 1.00
3 mois, - - - - - 75
Le numéro, - - - - - 5

Europe, - - - - - 18 frs

Bureau: 319 RUE NOTRE-DAME, MONTREAL.

M. E. DANSEREAU, GÉRANT.

Le Journal du Dimanche

SAMEDI, 12 JANVIER 1884.

Composée spécialement pour le JOURNAL DU DIMANCHE.

CAUGHNAWAGA.

SONNET.

C'est le dernier soupir d'un monde agonisant.
Venez voir ces débris des antiques peuplades,
Anciens rois du désert, terribles ancêtres
Ecrasés sous le poids des choses d'à présent!

Arrêtons-nous ici, non loin de ces cascades.
Regardez ce hameau qui n'a rien d'imposant;
C'est là... Dire qu'on peut visiter en causant
Ces lieux témoins de tant de fauves ambuscades!

Est-ce notre regard ou l'histoire qui ment?
Qu'êtes-vous devenus, guerriers roux des prairies,
Farouches Iroquois? — O désappointement!

Sans même recourir aux moindres jongleries,
Le chef de la tribu, marchand d'épicerie,
Avec l'accent anglais nous parle bas-normand!

LOUIS FRÉCHETTE.

(Chaque numéro contiendra une pièce de vers de M. Fréchet.)

CHRONIQUE

Quelles clameurs! quelles colères! quelle curiosité autour de ma personne plus ou moins modeste. Qu'ai-je fait? Qu'ai-je dit de si extraordinaire? Rien. Je me suis montrée sans fard, sans poudre de riz, telle que j'étais, telle que je suis et que je serai. Entre nous, je me trouve bien. J'ai été mariée, tant pis! Je suis veuve, tant mieux! Je le pense, je le dis. Après? Je n'ai jamais trompé personne, ni des lèvres ni du cœur. Aujourd'hui, je suis trop vieille et trop paresseuse pour changer mes habitudes.

Qui je suis? Je suis chroniqueuse, peu im-

porte le reste; à Fernand, à Marie, ou à tout autre. Fernand, bon type, brave homme, qui pense en homme, en égoïste. Me remarier, c'est possible, mais c'est encore plus douteux. Une fois c'est assez; je n'ai pas envie de recommencer. Pourtant, qui sait? Certains côtés du mariage ne sont pas sans charmes; et enfin, c'est si bon de se venger. Mais, ô Fernand! soyez tranquille, vous ne serez pas la victime choisie pour le sacrifice. Pâte molle, malade imaginaire, tyran domestique, soignez-vous. La sœur de charité ce n'est pas mon rôle. Vous me feriez regretter mon Armand. Pauvre cher homme! il en serait surpris..... et moi aussi.

C'est égal, je ne vous en veux pas, malgré votre souhait de seconde noce. Vous êtes incapable d'écrire "Simple Lettre." J'ai monsieur que notre collègue. Il tombe au milieu de nous comme un pitre; distribuant des coups à droite et à gauche pour faire rire le public. Ça, un homme de lettres? Allons donc, tout au plus un délateur de lettres dénonçant ses collègues au public. Et Marguerite? Monsieur Arthur, comment appelez-vous les hommes qui maltraitent les femmes. S'il n'y avait dans "Simple Lettre" que ce qui est écrit, passe encore. Pourquoi, Monsieur Buies, cette haine pour la France? Elle vous a fait ce que vous étiez. Je dis: étiez. Aujourd'hui vous n'êtes plus rien, rien qu'un impuissant et un naufragé. Pauvre grand homme de province! Tiens, au fait, c'est une idée, si je vous épousais. Ne dites pas non, c'est inutile. Je vous connais; vous êtes l'homme des volte-face rapides et des conversions nombreuses. Cela se fera si je le veux, et vite. La bénédiction. Pas de contrat; trois mots seulement; et je me charge de vous les rappeler éternellement: *Lasciate ogni speranza*. Pouah! en voilà assez, brûlons du sucre et passons.

Et Marie? Ange ou démon! Qui? Elle, son amie ou moi? Que veut-elle cette innocente, miel et miel: ma conversion. Pourquoi? Je suis meilleure qu'elle; j'ai converti son amie, ce qu'elle n'avait pu faire. Que me veut-elle avec son sermon; est-elle mon directeur pour m'envoyer à l'église? L'église, j'y vais et souvent. J'y vais, non pour examiner le chapeau ou la robe de mes voisines; j'y vais, non pour médire de mes amies au sortir de la messe; j'y vais, non pour me faire voir, mais j'y vais par conscience, par devoir, par amour. J'aime les heures solitaires où rien ne vient troubler la prière et les méditations, où l'on se trouve en face de son Créateur, sans être tentée d'étudier la coupe du manteau qui se trouve devant soi. Marie, allez-y à l'église, et n'oubliez pas que vous avez fait de vous-même un portrait qui sent d'une lieue la suffisance et l'orgueil. Vous avez des qualités;

j'en suis fort aise, mais j'aime mieux mes défauts. Ma franchise vous déplaît; savez-vous pourquoi? Simplement parce que j'ai dit tout haut ce que bien des femmes pensent tout bas, sans oser l'avouer.

Si je parais ce que je ne suis peut-être pas, vous, vous êtes ce que vous ne paraissez pas. Bas les masques. Soyons franches. Réclamons notre part de liberté au soleil. Respectons-nous et nous serons respectées.

Les maris qu'est-ce qu'ils demandent! Tout. Qu'est-ce qu'ils donnent? Rien. Avant, ce bien heureux avant; ils sont poétiques, nagent dans le bleu, parlent des étoiles, des symphonies éthérées, un peu plus ils joueraient de la harpe. Car la harpe est un instrument mâle. Le roi David en pinçait. Il a commencé par Saül pour finir par Bethsabée. Après ce bien heureux avant, le bleu, les symphonies, la harpe sont tombés dans le pot-au-feu. Je ne m'en plains pas, c'est fatal. Mais, pourquoi, ne pas être après ce qu'on était avant. Il y a si peu de chose de changé.

C'est ce qui a perdu Armand. C'était un honnête homme, mais il m'avait trop doré la pilule, et à l'usage je l'ai trouvée amère. Puis c'est fatigant cette existence mal équilibrée où on lutte toujours et à toute heure. Nous étions mal assortis. Il l'a compris, il est parti, malgré sa place à la douane. Encore une fois je ne lui en veux pas, au contraire. Ce jour-là il a été plein de prévenance et de tact.

Elle est adorable, cette chère Marie, avec ses grandes phrases: "L'homme ne cherche pas à abuser de l'autorité, etc." Brou! ça me fait froid ce style-là. Et ses manières hypocrites pour se faire payer ses toilettes. Moi, j'étais carée. J'avais envie d'une chose je l'avais. Par exemple, j'étais juste, je ne demandais que le possible. Pas d'économies, pas de dettes. Là-dessus j'ai des principes. L'honneur du mari c'est sacré, de quel côté qu'on le prenne. En faites-vous autant, adorable sermonneuse? Les maris n'abusent pas de leur autorité. Mais vous êtes folle, savez-vous ce que fait le vôtre, celui de votre convertie, ou même le premier venu? Je ne le sais pas, moi, mais je vais vous le dire: Il réserve pour sa femme toutes les grogneries et tous les silences..... S'il a perdu au jeu, manqué un rendez-vous, mangé quelque chose qui lui pèse sur l'estomac, bu un vin frelaté qui lui rend la bouche pâteuse, fumé un cigare trop fort, ou pas assez sec et qu'il soit obligé de dîner en ville ou de se rencontrer avec des étrangers, il trouvera moyen d'être tout à fait charmant; mais si, au lieu de ça, il dîne seul en tête à tête avec sa femme et l'accompagne ensuite n'importe où..... Ah! grand

Dieu ! quelle tête ! Que la femme qui n'est pas affligée d'un tel mari me jette la première pierre.

Et ma chronique où est-elle. Allons ce sera pour une autre fois, pardonnez-moi. Je suis innocente. On m'attaque je me défends. Aujourd'hui j'ai voulu répondre, une bonne fois, aux indiscrets qui m'interrogent. Ce que je suis ? Je vais vous le dire. Une honnête femme qui se conduit en honnête homme. Poignée de mains et au revoir. Dans quinze jours.

MAUD.

L'ALBUM DE MARGUERITE

4 octobre 1881.

J'ai lu quelque part que "*l'homme s'agite et Dieu le mène.*" Dans ce cas l'homme c'est le genre humain . . . , c'est . . . la femme, c'est . . . moi ! Mais oui, après tout. J'ai le droit de dire oui ou non, j'ai le libre arbitre de décider de mon sort ; mais ma mère avec son esprit fin, sa force de persuasion, sa religion franche a sur moi un tel ascendant que je me demande encore si c'est à travers son cœur ou le mien que Louis s'est fait place dans ma destinée ; et quelle place ? Maman m'a conseillée de continuer mes études musicales avec monsieur D . . . et mes leçons de dessin avec l'abbé . . . , jusqu'à l'époque très rapprochée de mon mariage, je reconnais qu'elle a bien fait, car sans cela mon cerveau sera fatigué à trop penser à ceci, à cela, et à bien d'autres choses. Le trousseau se fait, ma mère me comble et j'entrerai chez moi ou chez mon mari avec une véritable artillerie de joli linge, de robes de bon goût. Je finis un coussin de style grec pour compléter l'ameublement de mon petit salon de réceptions intimes.

Je suis préoccupée ; mes parents voient avec joie que Louis me plaît de plus en plus, je commence à le trouver charmant.

Marie vient me visiter de temps en temps ; elle a quitté le couvent, et me fait observer dans son langage *imagé* que ce serait le moment propice pour avoir *du fun*, elle fait de réels efforts d'éloquence pour me convertir à ses idées. "Que vas-tu te mettre la corde au cou si jeune, excla-me-t-elle avec conviction ?"

En me mariant je n'aurai pas à vaincre de répugnance pour le ménage, j'aime l'ordre et la propreté, et pourvu que mes mains ne subissent pas les injures d'ouvrages trop grossiers, il me semble que cela ira comme sur des roulettes chez moi ; car ce sera chez . . . moi, ou mieux chez . . . nous. J'avoue que je ne me contenterais pas d'un nid de mousse et de verdure *étroit pour un, large pour deux*, non, et à une honnête médiocrité je préfère une jolie maison et une aisance sans souci du lendemain. *Meus saua in . . .* ; mais il me semble que je prends des airs pédants avec ce cher carnet qui ne m'a fait aucun mal. Je dirai donc tout bonnement en français : "Dans un corps sain, une âme saine," et dans mon petit jugement j'ajoute : "Dans une gracieuse habitation, une gracieuse femme,"

toujours souriante. Ne souffrant pas de privations, la bonté de son cœur doit lui montrer plus en relief les gens frappés par l'adversité, et pour couper la monotonie du bonheur qui est son lot (car le bonheur a sa monotonie), elle va tendant la main comme une bonne fée à ces déshérités du sort.

Le bonheur égoïste est-il vraiment le bonheur ? Si bien l'amour est masculin, la charité est féminine.

Dieu, en créant l'homme, lui a-t-il demandé autre chose que d'être époux et père ? A la femme il a commandé d'abandonner la maison paternelle pour fonder, avec l'homme choisi par elle et par ses parents, une famille nouvelle, dont tout le soin matériel est sa tâche.

Je deviens philosophe, et cependant je suis entourée, dans ma chambrette bleue et blanche, de bien des objets qui démentent le sérieux que j'imprime à ces quelques effluves secrètes de mon moi.

Alors j'ai réfléchi, vraiment, je me crois moins légère que ma physionomie ne l'indique.

Bon petit carnet, bonsoir, oui, mais si je l'épouse, c'est que je l'aurai vraiment voulu moi-même.

Mardi.

Hier grande soirée littéraire, musicale, etc., chez madame X. . . ; notre poète-lauréat y a récité une œuvre intitulée "La France : " c'est sculptural. Il y a de la lyre dans ce talent-là, mais il devrait retraverser l'Océan pour donner à ce souffle divin toute sa puissance. Les poètes, je crois, sont comme les musiciens, ils se perfectionnent au contact du firmament intellectuel, et les irradiations de ses clartés décuplent leurs inspirations : le talent n'a pas de patrie, sinon l'immensité.

Oh ! que je voudrais être douée de quelques dons de l'art ! . . . Mais je suis nulle !

Il s'agit bien de cela, d'ailleurs, il est question de mon mariage, en attendant Louis m'accompagne, ce soir, au théâtre, pour entendre un opéra anglais, qui fait fureur, et moi qui comprends à peine l'anglais, encore un cas d'infériorité vis-à-vis de Lucie.

18 Septembre 81.

Je vais revoir mes amies au couvent et leur annoncer que décidément le 3 novembre je me marie . . .

La bonne mère supérieure me dit quelques mots de circonstance, et me donne des conseils que je me promets de suivre ; ils sont modérés et faciles à mettre à exécution.

Le 18 septembre nombre de visites à la maison. Je commence à croire, à force d'en recevoir des éloges, que j'aime sérieusement Louis et . . . cependant, je bénis le ciel qui a permis que les grands beaux yeux aient disparu, pour se rendre à New-York . . .

Le 2 novembre. Adieu enfance bénie ! Adieu mes récréations, adieu tous mes plaisirs de jeune fille, . . . Je sors d'une retraite où j'ai bien pesé le pour et le contre de la situation qui m'est offerte, et après une communion faite du fond de mon cœur, il m'a semblé que quelque

chose me poussait irrésistiblement vers Louis, m'y voilà donc déterminée et cependant, c'est étrange, je tremble encore à l'idée de me marier . . . Quelle affaire importante et puis, je vais quitter cette maison où j'ai tant été aimée, comprise, élevée au bien, choyée par tous, par ma mère surtout ! Quelle était heureuse de mes saillies de caractère, de mes lectures à haute voix ! qu'elle paraissait fière de moi quand je chantais ! Quelle distraction à ses soucis ne trouvait-elle pas dans mon bavardage et tout ce mouvement dont j'emplissais la maison ! . . .

Les entrées et les sorties de mes compagnes de classe, dont j'ai conservé l'amitié, et ces soirées et ! . . . ces promenades en voiture, l'hiver en traîneau, ces fous rires, ces pique-niques l'été. Adieu à tout cela ! Adieu aussi ma chambrette où j'ai si souvent rêvé à un grand type, à un avenir incomparable, où j'ai été si tendrement soignée, où bébé, petit frère, venait me prendre par le cou quand je priais pour tous . . . J'emporte mon piano il me semble que c'est emporter un peu d'eux tous.

2 novembre le soir, en toilette de voyage, je pars avec mon . . . faut-il le dire ce mot énorme ? Mon mari ! . . .

Je suis très émue.

Adieu carnet chéri, au revoir plutôt, jusqu'au retour du voyage de nocces qui nous emmènent vers Londres et Paris et puis . . .

Mars, 82. Je reviens de mon voyage de nocces avec mon cher Louis, je ne sais où j'avais vu qu'il était trop grave. Il est charmant, distingué, prévenant, bienveillant, ne me soulignant pas trop mes défauts.

Quelle joie à la maison à mon retour !

Et dire que je suis dans ma 18^{me} année !

Je leur raconte toutes mes impressions de voyage et il y en a !

Le 20 juillet 82, 18 ans.

Je rouvre mon carnet auquel je ne suis pas restée assez constante ; du reste, c'est comme au piano, au dessin, mais mon mari est si bon ! Je voyage toujours avec lui, il ne saurait me laisser seule huit jours, je vois ma mère souvent et mon vieux père, et mon frère qui grandit à vue d'œil.

Aujourd'hui, anniversaire de ma naissance, grand dîner chez maman. Que de fleurs, que de baisers, que de gracieux souvenirs. La bonne Berthe est encore de la partie, pas une fête sans elle, ni même sans Marie, *la flirtieuse*, mais la bonne petite *loquée* . . .

pages collées ensemble et puis . . .

Le 28 mars naissance d'un beau garçon ; j'écris ces lignes le 6 avril, où nous nous portons tous à ravir. Je le trouve adorable, ce cher petit être. J'en suis orgueilleuse au point de me figurer que nul autre enfant ne peut lui être comparé ; je remplis tous les devoirs de la maternité, sans en dire plus long, (comme la Vierge à la chaise).

Oh ! comme Louis est beau quand il regarde notre ange !

"Ma chère Marguerite, ma toute mignonne, quoi ! tu as eu des réticences pour me confier ton carnet !

"Mais que craignais-tu donc ?

"Sans doute d'éveiller, en moi, un sentiment de jalousie en te voyant si fleur dans tes émotions.

"Tu appelles cela, tes amours ?

"Mais c'est une idylle.

"Ton âme est vierge des douleurs que tu as dû causer à ceux qui t'ont approchée, et qui ravis de tes charmes ont souffert mille tourments par l'effet de ton indifférence.

"Ma vie a été la contre-partie de la tienne ; tu pourras t'en pénétrer en lisant le confident de mes douleurs, *mon livre des raisons* que je t'envoie, ainsi que nous en étions convenues.

"Tu t'expliqueras comment durant deux années nous ne nous étions plus revues (ta chère mère prétextant mon séjour à New-York), alors que j'étais près de toi, désolée, désespérée même, cherchant le calme loin du monde ?

"Tu es mère déjà, mais tu es surtout une charmante enfant qui ne connaît rien des amertumes de la vie.

"Tu vas lire mes larmes, puissent-elles ne pas assombrir ton beau front resplendissant d'illusions et de jeunesse.

"Je t'embrasse comme tu le mérites et comme je t'aime."

Ton amie,

BERTHE.

NOTE DE LA RÉDACTION. — Nous commencerons prochainement la publication de "*L'Album de Berthe*." Comme on le voit par sa lettre à Marguerite, cet album intéressera nos lecteurs nous en avons la conviction. Pauvre Berthe ! Elle a été si malheureuse ! D'avance toutes les sympathies lui sont acquises.

LES DINERS DE FAMILLE.

Un ancien proverbe grec dit que la table est l'entremetteuse de l'amitié. Rien n'est plus vrai. Si on y réfléchit on voit de suite l'importance qu'on a toujours attachée aux repas pris en commun. C'est aussi l'opinion d'un profond penseur, le comte de Maistre : "Les hommes, dit-il, n'ont pas trouvé de signe d'union plus expressif que celui de se rassembler pour prendre, ainsi rapprochés, une nourriture commune."

Cette coutume s'est conservée dans les familles canadiennes avec un esprit d'union qui caractérise cette religion du cœur dont le premier principe commande de nous aimer les uns les autres. Oui, c'est avec un religieux respect et une bien douce jouissance qu'on assiste à un dîner de famille.

Pour refléter tout le bonheur qu'on éprouve à se réunir ainsi, on choisit généralement pour cette occasion le jour le plus heureux de l'année : le jour de l'an. Il y a partout un dîner de famille, ce jour là. Les enfants se rassemblent sous le toit paternel, où ils ont reçu des mains d'une mère dévouée ces soins du cœur et du corps que rien au monde ne peut remplacer.

On revient parfois au toit paternel après plusieurs années d'absence et après s'être abreuvé peut-être souvent à la coupe amère de la vie, ce qui fait regretter d'avantage l'heureux temps de notre jeunesse. Si le travail a courbé le corps avant l'âge et si les soucis ont brisé le cœur avant le temps, le regard et le sourire de la mère chassent ces sombres nuages ; c'est le baume qui calme, console et fortifie.

On aime à revoir ce lieu sacré qui a été le berceau de notre enfance et où reposent les premières espérances, les premières joies et les premières souffrances. C'est ce foyer qui nous a inspiré la première éducation du cœur et qui a formé les premiers sentiments de l'âme. A la maison paternelle, tout semble grand : le toit n'est pas un assemblage de bois, les meubles ne sont pas des objets vulgaires : tout cela exerce sur nous une action puissante qui parle le langage du cœur. L'âme reçoit je ne sais quelle empreinte et comme un caractère indélébile que l'homme porte à travers les maux de la vie, les égarements de la jeunesse et jusque sous les cheveux blancs du vieillard.

Lorsqu'on se rassemble dans ces diners de famille, on éprouve dans ce sanctuaire du foyer une influence mystérieuse, une secrète communication des habitudes, des vertus et de l'esprit de famille qui causent un charme indéfinissable. Le père revoit ses enfants avec bonheur ; le fils est heureux de témoigner de sa reconnaissance et de son amour filial à ses parents vénérés ; les frères se revoient avec une indicible joie. Ces réunions de famille forment toute une épopée de l'âme.

Arrivé un certain âge dans la vie, chaque enfant s'éloigne du toit paternel pour faire son avenir, selon les talents et les aptitudes dont la Providence l'a doué. La famille se disperse ainsi et vient à former autant de ramifications dans la société. Et lorsque le père vient à tomber, sous les coups du temps, comme le vieil arbre qui s'affaisse à l'ombre de ses propres rejetons, il est remplacé à la maison paternelle par un de ses fils, comme une tige qui pousse à la place du tronc primitif. C'est ainsi que l'anneau de notre vie se soude en enlaçant l'anneau voisin.

Alors la famille se réunit dans ce cas chez celui qui représente le père.

Si ces réunions de famille autour du père ont leur charme, malheureusement elles ont aussi parfois leur sujet de douleur. Il n'y a pas de soleil sous nuages. Quelque riant que soit le tableau de la vie, il y en a toujours un coin d'assombri. Comme le disait Bossuet : "Le bonheur est composé de tant de pièces qu'il en manque presque toujours une."

Toute la famille prend place autour de la table qui est plus longue que d'habitude. Malgré la joie qu'on éprouve de se voir réuni, on remarque cependant sur les physionomies un certain accent de tristesse difficile à dissimuler. Parfois on n'ose pas s'entrecroquer de crainte d'échanger un regard de douleur, un sentiment de regret.

Il y a des membres de la famille qui n'ont

pas répondu à l'appel. Il y en a qui ne sont plus et d'autres qui n'y sont pas. L'année précédente tout le monde y était. Parfois ce sera la mort qui sera venue réclamer, sans pitié, un fils, un frère ou une sœur. Le vide sera grand et la douleur profonde.

Comme le dit si bien Marie Jenna :

Homme ou fleur, votre existence
Brille un jour et se flétrit.
L'ombre de la mort d'avance,
S'étend sur tout ce qui vit.

Mais autour de la table on remarque qu'il y a plus de chaises que de convives. Il y a des places vides. Ah ! c'est qu'il y en a qui n'ont pas ressenti dans leur âme endormie les douces joies de la famille ; le souvenir du père et le sourire de la mère n'ont pas trouvé d'échos dans ce cœur où l'amour filial est éteint. Ceux-là manquent à l'appel. L'indifférence, cette léthargie de l'âme, étouffe chez ceux qui en sont atteints, les plus beaux sentiments dont l'homme s'honore.

La mère de cet enfant dénaturé — car c'est toujours la mère qui ressent le plus vivement les douleurs — a le cœur brisé de ne pas voir avec les autres autour de la table celui qui s'écarte du plus sacré des devoirs. Si un de ses petits-enfants, quelque chérubin que la grand-maman chérit tendrement, lui demande pourquoi elle ne lui sourit pas, elle éclate en sanglots et s'éloigne des autres pour cacher sa douleur.

Fils ingrat qui remplis de douleur ce cœur de mère trop petit pour contenir toute l'affection qu'elle a pour toi, tremble de crainte que ton fils ne vienne un jour empoisonner ton cœur avec le même fiel dont tu abreuves aujourd'hui ta mère !

Les chagrins que nous causons aux autres sont autant de nuages de tristesse qu'on amoncelle sur notre tête. Le mauvais fils est puni dans ses enfants. L'exemple de l'ingratitude qu'on leur donne est une semence d'angoisse qu'on recueille plus tard au milieu des larmes. Tout ce qu'on dépose dans le cœur de l'enfant y germe et prend de profondes racines qui forment l'arbre du bien ou du mal. Je ne saurais mieux exprimer ma pensée qu'en citant ces beaux vers d'Alfred de Musset :

Le cœur de l'homme est un vase profond,
Lorsque la première eau qu'on y verse est impure,
La mer y passerait sans laver la souillure :
Car l'abîme est immense, et la tache est fond.

LIONEL.

LA MAISON VIDE.

SCÈNE DE LA VIE PARISIENNE.

Raoul n'était pas un méchant garçon ; en général il était aimé sans faire grand chose pour cela, et, en toute occasion, il trouvait des défenseurs. Il était entendu dans sa famille, sans qu'on sût aucunement pourquoi, que ses fredaines n'avaient pas l'importance qu'elles auraient pu avoir chez un autre. Ses entraînements étaient pure légèreté ; ses folies, des enfantillages, et de tout cela il devait évidemment se

corriger ; on le prônait à crédit comme le meilleur sujet du monde. Il devait cela à des yeux bleus très doux, et une façon caressante de demander pardon qui était irrésistible. Du reste sa famille immédiate qui l'idolâtrait ne le voyait que de loin. Raoul passait la majeure partie de l'année à Paris, toujours sous d'excellents prétextes, tandis que son père et sa mère vivaient tranquillement à Excipat, dans les Basses-Pyrénées. De temps en temps l'enfant chéri s'aventurait jusque là ; sa réputation de bon fils en prenait alors un nouvel éclat, et un bon fils devant, dans les idées de ses parents, être un bon époux, on le maria jeune. On le dota noblement, et on lui donna pour femme une petite parisienne fine, élégante et intelligente. Comme le mariage ne répugnait nullement à l'aimable Raoul, il devint facilement amoureux de la jolie créature qu'on lui montra. Elle se nommait Laure ; ce fut sous les auspices les plus heureux que le mariage s'accomplit. Raoul ayant rejeté de bonne foi derrière lui toutes les pompes et toutes les œuvres de Satan, et Laure ayant donné tout son cœur, un cœur très noble et très fier, à son amoureux fiancé.

Jamais vie en ménage n'eut un plus beau matin. C'était de part et d'autre une affection réciproque, plus folle chez le jeune mari mais profonde chez la jeune épouse. Il la trouvait réellement charmante, il adorait ses timidités, ses silences, ses rêves même. Autant Raoul aimait l'imprévu et la surprise, autant Laure aimait en tout l'exact et le défini. Elle façonna de suite son intérieur à ses goûts d'une délicatesse raffinée. Elle n'aimait en rien ni le bruit, ni l'éclat, ni le désordre. Dès la première heure de la journée, elle paraissait en robe ajustée, les cheveux lisses ; jamais le plus petit négligé, ni sur elle, ni autour d'elle. Raoul lui avait bien demandé pourquoi le matin elle ne déjeunait pas dans un des jolis déshabillés de son trousseau, afin de ne pas faire honte à son coin-de-feu à lui. Elle s'en était doucement défendue : elle ne l'avait jamais fait, elle ne pourrait s'y accoutumer, et comme en somme elle était toujours charmante, il se résigna.

Les amis de Raoul, et ils étaient innombrables, trouvèrent bientôt sa femme très imposante. Elle avait une façon de les recevoir très gracieusement sans leur tendre la main qui n'était pas encourageante. On ne disait rien au mari qui était manifestement amoureux, mais il fut établi que le pauvre Raoul était en servage.

Pour lui, il trouvait ce servage très doux ; l'espèce d'autorité inconsciente que sa femme avait prise sur lui lui plaisait ; il aimait à se dire qu'il devait rentrer à telle ou telle heure parce que Laure l'attendait. Il écoutait volontiers ses conseils ; elle prêchait dans leur vie, l'ordre et la modération, et quoiqu'elle aimât l'élégance tout autant que lui, elle l'aimait autrement. Il riait quelquefois en se voyant maître et seigneur dans une maison si sagement réglée, ressemblant si peu à son coin de garçon, aussi peu que Laure ressemblait à ses amies d'autrefois. Elle avait su obtenir de lui, même le sacrifice de sa pipe, et ce sacrifice qui lui avait été dur, il l'avait trouvé juste. On ne pouvait imaginer Laure exposée à quoi que ce soit de grossier. C'était avant tout une fleur délicate qu'il fallait craindre de froisser en la touchant.

Deux petits enfants, des jumeaux vinrent mettre une note lumineuse dans ces vies déjà si heureuses.

Pour le coup Raoul sentit que c'en était fait. Ses parents, sa femme, ses enfants, le rivaient à jamais au foyer domestique. Si quelquefois il avait jeté sur la rive qu'il avait quittée quelques regards de regret et de convoitise, cela ne

serait plus ; étant l'homme le plus fortuné de la terre, il se contenterait de cette part suffisamment enviable.

Puis, sans qu'il sût comment ni à quelle heure cela avait commencé, la satiété se fit sentir. La voix toujours douce et basse de sa femme le lassa ; il aurait voulu quelquefois des éclats, un rire bruyant, ce qui réveille enfin. Cette distinction si constante, ce raffinement en tout, cet éloignement pour tout ce qui était trivial lui apparut comme une bégueulerie de la vingtième année qu'on doit laisser derrière soi au premier enfant. Il essaya, mais bien en vain, d'émanciper un peu sa femme, de l'élever à la dignité de camarade. Peu à peu les soirées à deux, ou passées dans le cercle intime de la famille lui parurent d'un monotone atroce. Il commença par s'émanciper en allant après dîner fumer sa pipe dans son fumoir, et comme il ne voulait pas incommoder sa femme, il prit l'habitude de sortir après pour prendre l'air.

Il rentra d'abord au bout d'une heure, puis à onze heures, puis à une heure, et enfin pria un jour sa femme de ne pas l'attendre.

Elle ne fit ni un reproche, ni une récrimination, et le lendemain il ne parut rien sur son visage. Elle ne chercha pas ses caresses, mais accepta son baiser avec douceur.

Raoul ne tarda pas à avoir conscience qu'il avait mené depuis son mariage une vie abrutissante.

Il éprouva trois ou quatre fois par semaine le besoin de dîner à son cercle pour se refaire à l'existence normale.

Cette nécessité fut acceptée par sa femme sans plus de fracas ; elle pâlisait légèrement quand son mari lui disait en l'air de ne pas l'attendre après sept heures et demie : mais elle ne présentait aucune objection ; une ou deux fois il fut pris de remords, rebroussa chemin, et trouva la table mise avec tout le soin accoutumé, et parée de fleurs fraîches comme en toute saison Laure le voulait ; son couvert était mis, et son retour inopiné ne fit aucun événement ; il répondait alors par la plus tendre amabilité à l'indulgence de sa femme, se jurait de ne plus la quitter et recommençait le lendemain.

Le moment vint où Laure sentit qu'elle avait une rivale sérieuse ; comme elle dédaignait toute espèce de raconter et n'en eût pas écouté même de ses plus proches, ce fut son seul instinct qui l'avertit ; une critique amère sur une de ses toilettes ; une raillerie sur sa manie d'écrire journalièrement sur son ardoise les occupations de ses gens lui révélèrent aussi bien que l'aurait pu faire la plus entière certitude qu'une autre femme était dans le cœur de son mari.

Elle ne tenta pas de lutter avec des armes qu'elle ne connaissait pas ; elle ne vit son salut que dans le maintien simple et ferme de son genre de vie ; elle tint bon dans ses retranchements, et ne fut ni moins haute, ni moins digne, ni moins égale d'humeur. Tout chez elle était comme de coutume, fleuri et brillant ; elle menait sa vie accoutumée, ouvrait son piano, travaillait à ses grands ouvrages, recevait ses amies avec un contentement apparent.

Cette tranquillité qu'il trouvait chez lui, rendait complet le bonheur que Raoul avait trouvé ailleurs ; cette double existence lui paraissait le comble de la science de la vie. Cependant il n'arrivait pas à en jouir sans remords, et parfois il était si pénitent qu'il demeurait trois ou quatre jours de suite au logis, redevenant un mari modèle.

En ces occasions il ne pouvait s'empêcher d'admirer ce qu'il appelait le tact de sa femme ; elle l'entourait de la meilleure tendresse, lui montrait le plus souriant visage, se parait de ses petits enfants, le menait chez leurs pa-

rents, riait et causait comme aux premiers temps de leur union. Raoul se jurait alors de ne pas retourner à ses anciens errements, et y retournait.

Les mois passaient et l'abandon de la pauvre Laure augmentait ; elle ne se plaignait pas même à ses plus proches, et si elle pleurait, nul ne voyait ses larmes.

Cependant un triste matin d'hiver, elle sentit comme un poids de glace sur son cœur, quand elle acquit l'horrible conviction que son mari n'était pas rentré. La plus vulgaire excuse lui fut envoyée par la poste ; elle feignit d'y croire, et attendit. Le lendemain fut pareil. Le troisième jour elle se leva, portant dans l'âme une résolution faite.

Raoul, pendant ce temps-là, s'étourdissait d'un assez facile triomphe. Le bruit qui se faisait alors autour de Mlle X., le nom est inutile, la lui faisait croire la créature la plus séduisante qui fût au monde. Ses mines, son chant et sa personne mettaient le public en délire, et l'heureux Raoul prenait cet encens pour lui. Ah ! ce n'était plus les grands airs un peu ennuyeux de la pauvre Laure. C'était le brjo, l'entrain, la vie ! Quel contraste entre le lainage sombre moulant il est vrai une taille de Diane chasseresse, et les peignoirs bleu mourant, rose incandescent de Mlle X., dont les dentelles ne s'effarouchaient pas de l'odeur de la pipe... Ah ! il était un homme heureux ! bien heureux ! Il entrevoyait bien dans l'ombre, comme la nécessité d'une légère contrition, et l'opportunité d'un retour au domicile conjugal, ne fut-ce que pour ne pas trop indisposer les vieux parents. Mais pour l'instant, il était tout au plaisir.

Un soir, comme il donnait ses derniers ordres pour un grand dîner, au cabaret, en l'honneur de sa belle, comme les convives commençaient à arriver, une lettre qu'on lui envoya du cercle et sur laquelle il reconnut l'écriture de sa femme, lui fit l'effet du spectre de Banco ! Que pouvait bien lui dire Laure ? Lui faire des reproches !... Pas la peine de lire ! Il se ferait pardonner, mais en attendant il voulait jouir de son reste. Son infante était de la plus belle humeur du monde ; fraîche comme un péché, douce comme le miel, elle inaugurait le soir une toilette sans rivale et l'adorait proportionnellement... Lire un sermon dans cet état d'esprit, c'était impossible !... et quand vers sept heures et demie, on se mit à table, il portait encore dans sa poche l'enveloppe intacte. Mais qu'il le voulût ou non, cette enveloppe le brûlait, et sa joie en était singulièrement modérée ; il sentit qu'il ne retrouverait ni sa verve ni son entrain, avant d'en connaître le contenu : la pensée qu'un des enfants était peut-être malade lui serrait la gorge, et comme la déesse recevait l'encens de la compagnie réunie pour lui en offrir, il s'esquiva un instant, et sous un bec de gaz du couloir, lut ces lignes :

" Raoul. Je vous attends à sept heures pour dîner. Si vous ne venez pas, je comprendrai que vous ne m'aimez plus, et le train de huit heures m'emmènera chez mes parents, où je vivrai dorénavant.

" Si vous le voulez, au revoir, sans reproches, et sans récriminations.

" Laure."

Le train de huit heures ! il était sept heures et demie passées, Raoul sentit que son cœur battait soudain bien violemment. Sa femme partie ! Il n'était pas du tout préparé à cela ! Qui aurait pu imaginer qu'elle eût en réserve une pareille détermination ? Elle paraissait toujours si calme, si résignée, presque si heureuse ! Le parti de Raoul fut pris en un instant ; il

griffonna un mot sur une feuille de son carnet, le remit au chasseur, qui lui appela une voiture, et ayant expliqué, par le premier mensonge venu, sa disparition, partit la tête en feu.

Il était huit heures moins quelques minutes, quand il arriva chez lui. Il sauta de son fiacre, tira la sonnette d'une main nerveuse qui fit résonner le timbre, et trouva un siècle la seconde qui s'écoula avant que la lourde porte cochère s'ébranlât sur ses gonds. La première personne qu'il aperçut sous la voûte éclairée, fut leur valet de pied causant d'un air animé avec le concierge. Tous deux à sa vue, firent un brusque mouvement. L'un rentra dans sa loge, l'autre disparut dans la direction de l'escalier de service, et arriva à la cuisine avec la saisissante nouvelle que Monsieur était là. A l'instant où celui-ci ouvrait la porte avec sa clef, le maître d'hôtel s'empessa d'accourir.

— Monsieur désire-t-il dîner ? Madame est partie avec les enfants, il y a une demi-heure, nous n'avons encore rien enlevé. Monsieur désire-t-il quelque chose ? On peut servir dans un instant.

— Non, laissez-moi seul. J'ai dîné, je ne veux rien.

Le ton rendait l'ordre formel. Le maître d'hôtel s'inclina et retourna à la cuisine commenter les faits extraordinaires de la dernière heure. " Madame partie. Monsieur revenant ? "

II

Raoul, pendant ce temps, s'arrêtait là comme saisi. Elle était partie ! il ouvrit avec une lueur d'espérance la salle à manger, et resta immobile sur le seuil, le cœur serré.

La table était mise. Les places des deux convives étaient marquées par leurs couverts, mais ni l'une ni l'autre n'avaient été occupées.

Cette salle à manger vide et morne, que de fois il s'y était assis joyeux, le doux visage de sa femme devant ses yeux ! Après l'atmosphère lourde et surchargée du cabinet de restaurant qu'il venait de quitter, il eut dans cette pièce chaude et close comme une sensation de fraîcheur. Le volant de soie rose recouvert de dentelle qui tombait autour de la suspension donnait à la clarté une douceur extrême. Sur la grande cheminée, dans des candélabres d'argent, les bougies brûlaient doucement. Evidemment, le repas avait été préparé avec un soin particulier, le couvert mis avec une coquetterie spéciale. Au centre de la table, une corbeille basse, en coupe de vieil argent ciselé, était remplie de chrysanthèmes piqués dans du lycopodium. La chaise qu'occupait sa femme était légèrement dérangée. Evidemment, elle avait pris place à l'heure dite, et, sans doute, ses yeux humides s'étaient levés plus d'une fois vers le grand cartel placé en face d'elle ! (A continuer)

UNE INDISCRÉTION DE JOSÉPHINE.

MONOLOGUE.

Joséphine, ma femme de chambre, écoute aux portes !... elle sait tout... a tout vu pas de logagriphe dont Joséphine ne possède la clef — pas un événement heureux, ridicule ou funeste dont elle n'ait surpris la cause.

Ainsi l'autre jour — jour qui devait compter parmi les plus heureux de ma vie... j'allais recevoir... ce brave garçon qui devait m'annoncer officiellement... " ce que je savais parbleu bien depuis six mois " qu'il brûlait (c'est le terme sacré) de devenir mon gendre. Le rendez-vous était pris pour deux heures —

nous étions allés, en attendant l'heure solennelle, faire des visites.

Caroline... ma fille, se nomme Caroline... c'est un joli nom, n'est-ce pas ?... eh bien ! son nom ne fait rien à l'affaire... enfin Caroline qui va suivre les cours de dessin de Ch... accompagnée de sa mère — de sa mère qui retourne la chercher à quatre heures... Caroline, dis-je, prétend se connaître en pénitence.

Elle était depuis vingt minutes devant un tableau... grand comme ça, avec un beau cadre... le cadre est magnifique... elle parlait toute seule... à demi voix... " charmant clair-obscur, que ces saintoises embaument ! " ... Clair-obscur, pensais-je en moi-même, une couleur est claire ou obscure, car enfin, il ne peut pas, à la fois, à la même heure faire clair et obscure, c'est évident ;... que diable lui enseigne-t-on à cette académie des beaux-arts — que d'air ?... comment ose-t-elle prétendre qu'on voit de l'air dans un paysage !... est-ce que nous voyons l'air, en plein midi... l'air est un gaz incolore composé d'oxygène et de... ; mais certainement incolore, que c'est beau, pour une jeune fille, d'être initié aux fines-tes incompréhensibles aux profanes ; oh, oui !... que de perspective ! — perspective... perspective... !

Je regarde ma montre, deux heures vingt-sept minutes, vite... Caroline... réveille ta mère qui dort sur ce divan arabe... et vite... ah ! grands Dieux ! comment va-t-il prendre notre absence... Je te le disais bien ; en un jour comme celui-ci, où ton avenir va se décider, on ne doit rien faire qui puisse distraire du grand but de la journée... Je sais bien que les beaux-arts... clair-obscur !

Nous arrivons à la maison ; je demeure rue Dorchester... une bien jolie rue, n'est-ce pas ? — bien jolie rue... du jour où nos intelligents et laborieux échevins... et notre maire... l'auront fait élargir, paver... éclairer... arroser en été... et déblayer en hiver...

— Joséphine, m'écriai-je en ôtant mes pardessus, il y a quelqu'un au salon, n'est-ce pas ?

— Il est parti, me répond la coquine, en ricanant... il vient de se sauver par la porte de service.

— Joséphine, je te donne... je te donnerai quelque chose, si tu me racontes ce qu'il a dit.

— Ben sûr, Monsieur ?

— Tiens... prends... mon chapeau et accroche-le dans l'antichambre.

Voilà, Monsieur, en l'introduisant au salon, je lui ai dit que vous étiez allés en visite, et que vous ne tarderiez pas à rentrer, alors il s'est écrié :

— Comment ! ils n'y sont pas ? Vous êtes sûre que... c'est extraordinaire, allez, Joséphine...

Là-dessus je suis sortie et suis allée m'asseoir derrière la porte de la salle à dîner et j'ai entendu et vu ce qui suit :

" Je ne peux pas croire qu'ils n'y soient pas. Le rendez-vous était pour deux heures... il est deux heures trois minutes. On a bien trois minutes de grâce, quand on vient pour

une chose aussi sérieuse que celle qui m'amène : une demande en mariage !

Au moment d'enchaîner sa destinée !... (il change de ton). Je ne peux pas croire qu'ils n'y soient pas !... c'est un malentendu... ça ne peut être qu'un malentendu... et bien, toute réflexion faite... je n'en suis pas fâché. Cela me permettra de me préparer un peu... S'il m'avait fallu aborder immédiatement cette grave question du mariage, j'aurais été quelque peu embarrassé. Malgré moi, je suis ému... Je les attends avec impatience, avec une vive impatience... et pourtant rien ne me presse. On éprouve souvent cet effet-là : Vous souffrez des dents, vous courez chez un dentiste... on vous dit qu'il est sorti... eh bien ! ça vous fait plaisir... Et le lendemain, vous y retournez... à la même heure.

Ma future a des goûts artistiques... la musique ! Voilà un art qui sera cultivé chez moi ! ma femme me jouera tous les soirs *Vive la Canadienne*... (il fredonne l'air). C'est un joli morceau... et elle le joue très bien.

Voyons ! comment vais-je prononcer mon petit speech ? la tenue d'abord... (il se regarde dans la glace) hum... hum... (saluant) " Monsieur... " Monsieur est un peu froid... " cher Monsieur... " oh ! cher Monsieur est un peu dégagé ; on dit : Cher Monsieur, passez-moi donc mon chapeau... c'est trop dégagé. " Cher beau-père ?... " Non ! ce mot-là viendra mieux à la fin de la phrase... " Cher futur beau-père ? " c'est trop long. Si je ne l'appelais pas du tout !

Il y aurait peut-être moyen, en balbutiant : " Veuillez excuser l'émotion... ce jour... l'honneur... Mademoiselle votre fille... heureux et fier... profond respect... et nous nous embrasserons... la maman pleurera... il faut que la maman pleure... enfin tout s'arrangera.

C'est égal, je ne me doutais pas, il y a six mois, que j'en arriverais là, moi le plus endurci des célibataires... moi qui avais juré... mais la vie est ainsi faite ! à force de fréquenter les ménages des autres, on finit par être... par être pris à son tour.

Ces choses-là vous arrivent toujours au moment où on s'y attend le moins.

Vous avez été invité à une soirée... on a dansé... Vous êtes fatigué... une chaise vous tend les bras... vous vous trouvez assis à côté de la maîtresse de la maison.

(Voix de femme). — Eh bien, Monsieur Ulysse, vous ne vous mariez donc pas ?

— Mon Dieu ! madame... je vous avoue que je ne songeais nullement...

— Vous ne pouvez pas rester vieux garçon.

— (froissé) Vieux garçon ! vieux garçon !

— Vous avez quarante ans.

— Oh ! pas encore ! trente-neuf... et deux mois... tout au plus.

— Vous n'êtes pas d'une santé très robuste...

— (toussant avec force) Hum !... pardon !

— Vous pouvez tomber malade et si vous n'avez pas, auprès de vous, une épouse dévouée... Voyons, laissez-moi faire votre

bonheur : une jeune fille charmante, parfaitement élevée, excellente musicienne . . . et deux oncles très riches et très âgés.

" Ah ! ça, c'est vrai. J'ai vu les deux oncles..... il n'y a rien à dire..... on ne peut pas être plus âgé.

" Et voilà pourquoi j'ai endossé la queue de morue, symbole de cérémonie,—voilà pourquoi j'attends monsieur César Lachance, ancien pédicure—mon beau-père est un ancien pédicure—c'est dans ce commerce qu'il a fait sa fortune. Vous me direz : " Mais, comment ? " Oui, je sais bien qu'à première vue, ça paraît drôle, mais au fond, il n'y a rien que de très naturel..... ils n'arrivent toujours pas, c'est très ennuyeux, et puis j'ai une épingle dans le cou, si je pouvais encore la garder pendant vingt minutes (*il arrange son col*), je l'ai mise pour remplacer un malheureux bouton..... Oh ! le bouton qui se casse ! on ne sait pas ce que ça vous coûte.

J'en ai un qui m'est revenu à \$14 — tout posé.

Voici la chose : c'était un jeudi, au mois de juin, je m'habillais pour aller passer la journée en pique-nique, je me dépêchais..... crac ! mon bouton saute ! Je n'avais ni fil, ni aiguille....., je frappe chez..... Ce serait trop long à raconter..... Enfin, au bout de la journée j'avais dépensé \$14.

Heureusement que je vais en finir avec toutes les misères de la vie garçon..... Aie ! encore cette maudite épingle..... ma foi ! tant pis, je vais profiter de ce que je suis seul..... Ah ! les cravates blanches, c'est la seconde fois qu'elle m'étrangle, celle-là, je l'avais achetée pour aller à la noce de mon cousin Louis. — Pauvre garçon ! il est mort maintenant. Oui, au fait, il s'est marié . . . , et puis ; et puis . . . il est mort. Voilà un garçon plein de santé, comme moi — il se portait même mieux que moi — et tout d'un coup. C'est peut-être ce changement dans son existence. Dame . . . le mariage vous crée de nouveaux devoirs ; sa femme était beaucoup plus jeune que lui . . . il n'aura pas su déployer toute l'autorité nécessaire ; enfin, il est mort ! — Pauvre garçon ! il a dû bien souffrir ! c'est comme moi, mais cela n'est pas à craindre ; mademoiselle Lachance est d'un caractère moins absolu et puis elle a des principes religieux. Ah ! si elle n'avait pas de principes religieux !

(*Il prend un album de photographies.*) La voici, ma blonde, ma fiancée ; elle est jolie, ma foi ! très jolie ! la voici encore appuyée sur l'épaule du jeune Charles, son ami d'enfance . . . et puis les voici encore le jour de leur première communion. Ils ont grandi ensemble et à mesure qu'il grandissaient on les photographiait.

J'aime à croire que le jour de mes noces — c'est que ça ne m'irait pas du tout, il aura beau être garçon d'honneur — personne ne me l'a dit, je le parierais.—Dans ce cas-là, on prend toujours un ami d'enfance.—Moi, je l'ai été aussi jadis, alors je sais ce que c'est. (*Fronçant le sourcil.*) Je sais ce que c'est. J'en toucherai quelques mots à monsieur Lachance, je lui ferai comprendre délicatement.

Ah ! voilà les deux oncles très riches et très âgés, très riches et (*changeant de physionomie*) ils ont bonne mine, je n'avais pas remarqué ; (*avec inquiétude*) mais c'est qu'on vit très vieux avec des figures comme celles-là. J'en parlerai aussi à monsieur Lachance toujours délicatement, parce qu'enfin si les conditions ne sont plus les mêmes, je sais bien qu'il s'agit qu'une personne élevée modestement, qui fait ses chapeaux elle-même, ce n'est rien, et ça me fait plaisir, je me suis dit : le soir pendant que tu te reposeras en lisant la *Patrie*, ta femme travaillera, ça m'a fait plaisir.

Oui, tenez, voilà un journal de modes, à la bonne heure ! (*lisant*) TOILETTE DU MATIN. Voyons ! " Première jupe en faille ornée d'un volant droit fil."

Qu'est-ce que c'est que cela ? " *découpé à dents aiguës et bordé d'un biais en satin clair — pouff en velours noir — Corsage orné de petites ruches chichorées..*" Chicorée ? " *Manche à bouillons..*" Bouillon ! " *deux petites pattes avec franges en chenille.....*" Je ne vois pas l'effet de la chenille sur la chicorée..... " *sous manche et col en dentelle — chapeau de dentelle avec plume — nœud et brides en faille.*"

C'est ça la toilette du matin ! Mais c'est du luxe ! du luxe effréné ! — " *Votre abonnement finit le 31 décembre.*" Ah, mais non ! il finira plus tôt ! ce n'est pas avec un salaire chez D. & Co. que nous payerons des bouillons à la chicorée.

Si encore nous avions des espérances ! mais nous n'en avons guère..... ils ont tous très bonne mine, j'en parlerai..... délicatement. — D'abord ; je demande \$20,000 ! ce n'est pas trop pour une jeune personne parfaitement élevée et qui s'habille avec les bouillons des chenilles et de la chic.....!

Je me suis engagé, d'abord parcequ'on m'a fait miroiter des avantages Mais du moment que les avantages ne miroiteront plus

En définitive je ne suis pas pressé ! on me dit de faire une fin Pourquoi ? Je suis heureux, moi—on ne peut plus heureux.

Si je m'en allais !..... filons par la porte de service !..... la bonne est allé ouvrir ! ce sont eux !..... filons....

Ouf ! ! sauvé ! mon Dieu ! charretier, *au St. Lawrence Hall !*"

L'ÉCUREUIL.

LE TOUT MONTREAL.

Mesdames Delisle ont samedi dernier brillamment inauguré la saison, par un " *At home* " donné dans leur splendide résidence de la rue Sherbrooke " Mont Saint-Louis " en l'honneur de la charmante Mademoiselle Leslie, pour son début dans le monde. Les appartements de réception étaient magnifiquement décorés ; le goût le plus exquis avait présidé à leur arrangement. Les lumières du grand salon étaient voilées de transparents roses et projetaient sur les invités des teintes et des tons irisés qui rehaussaient encore la richesse des toilettes.

Une collation, si l'on peut appeler de ce nom le splendide goûter offert, a été servie avec un luxe et un raffinement sans égal. Un orchestre

magnifique venait encore ajouter aux charmes de la réception. Le tout Montréal était représenté par nos plus jolies femmes et nos hommes les plus éminents. Rarement avons-nous vu une telle réunion. Parmi toutes les merveilles de soie, de fourrures et de bijoux qui ont défilé devant nous, nous avons remarqué les toilettes suivantes :

Mesdemoiselles Delisle, en velours noir et satin bleu, d'un effet ravissant. Melle Lucienne a fait les honneurs de la maison avec la grâce, le charme et la prévenance qu'elle apporte toujours dans ces réceptions.

Madame Juge Cross, soie, fourrures et diamants. Madame Sénateur Ryan, toilette de ville aussi nouvelle qu'élégante. Madame Juge Mathieu, combinaison velours noir et satin cramoisi, très joli chapeau dans le ton. Madame Wurtele, en noir. Madame Lamothe, costume très riche quoique sobre. Madame Coursol, velours noir agrémenté de dentelles. Madame la Marquise Ugnecioni, appartenant à l'une des premières familles de Florence, toilette très riche portée avec une grâce toute italienne. Madame Milburn, velours noir et martre naturelle. Madame Georges Stephen, satin bleu broché et sealskin. La toute élégante Madame McCrae, en soie bleue et velours noir. Madame Armand Larocque, très beau costume brun. Madame Smythe, toilette exquise rehaussée par son élégance ordinaire. Madame Guy, satin noir et dentelles.

Mademoiselle Leslie, l'héroïne du jour, portait une charmante toilette en soie noire, simple mais d'un goût très recherché. Mademoiselle Mathieu, très joli costume velours noir, garni de fourrures. Faute d'espace nous ne pouvons à regret, que mentionner les toilettes de Mesdemoiselles Bruneau, Blanche Taché, de Saint-Hyacinthe, Juliette Lamothe, Wurtele, Duncan, MacDonald, Hubert, MacDonald, Barnard, Buntin, Roy, Taylor, Buchanan, Molson, Stoddart et de beaucoup d'autres charmantes personnes qui avaient répondu à la gracieuse invitation de Mesdames Delisle.

Charmante sauterie d'enfants chez Madame Tancredi de Lorimier, mardi dernier. Une cinquantaine d'enfants et de jeunes gens de nos meilleures familles avaient été réunis et s'en sont donné à cœur joie. Madame T. de Lorimier et sa sœur, Mademoiselle Duckett, présidaient à cette petite fête qui s'est terminée, trop tôt, vers onze heures.

Au moment de mettre sous presse, nous recevons de notre correspondant, de Québec, des détails très circonstanciés sur le mariage de Mademoiselle Hectorine Langevin. Malheureusement nous sommes obligé de condenser cet intéressant compte-rendu. A sept heures et demie, avant-hier matin, les cloches sonnèrent à toute volée, annonçant le joyeux événement. La mariée, vêtue d'une délicieuse robe en satin crème et enveloppée dans les plis vaporeux d'un voile semé de fleurs d'oranger, a été conduite à l'autel par son père Sir Hector Lange-

vin. Le marié Monsieur Thomas Chapais, fils du Sénateur Chapais, de Kamouraska, était accompagné de son frère, Monsieur J. C. Chapais. L'église était parée comme aux jours de fête, l'autel et le bas chœur resplendissaient de lumière et de fleurs. L'heureux couple a été béni par Monseigneur Langevin, évêque de Rimouski, et de Monsieur le Grand-Vicaire Langevin, de Rimouski, oncles de la mariée, assistés de Monsieur l'abbé Bélanger, de la Basilique. La cérémonie religieuse a été aussi magnifique qu'imposante; les enfants de Marie, des Urselines, ont chanté pendant la cérémonie. L'orgue était tenu par Monsieur G. Gagnon. Au milieu des nombreuses personnes qui assistaient à la cérémonie, on remarquait Monsieur La Force Langevin, Mesdemoiselles Stella et Alphonsine Langevin, Monsieur et Madame Barnard, Monsieur et Madame C. McDonald, Madame veuve Derome et Monsieur Napoléon Renaud, de Montréal.

Au cours du déjeuner, qui a été donné dans la matinée chez Sir Hector Langevin, des discours ont été prononcés par Sir Hector, Mgr de Rimouski, Monsieur le curé de Québec, Mons. Thomas Chapais et Monsieur le Grand-Vicaire Langevin. Les mariés sont partis, en voyage, immédiatement après le déjeuner; leur absence durera environ trois semaines.

J'ai vu les cadeaux de noce, ils sont magnifiques et nombreux, encombrant, pour ainsi dire, le vaste salon où ils étaient exposés. Ces présents n'étaient qu'une expression très faible de l'affection et de l'admiration qu'éprouvent pour Mademoiselle Langevin tous ceux qui l'ont approchée de près ou de loin:

MODES DU JOUR

Je me suis aperçue trop tard, qu'entraînée par la poésie de mon sujet, j'ai complètement oublié, en parlant de bal, de parler des toilettes de soirées les plus en vogue cette année, et dont quelques-unes, peuvent être faites à la maison, pendant les soirées d'hiver.

La robe courte, complètement adoptée pour sortie, visite ou dîner, laisse la traîne reprendre toute sa vogue lorsqu'il s'agit de grande toilette de soirée. Le velours, le brocart, exigent la majesté de la traîne qui donne de suite au costume une grâce et une distinction incomparables. Avec ces riches et lourdes étoffes, la traîne se déploie longue et carrée dans le bas, sans draperie ni plis, formant encadrement à la jupe toujours d'un tissu différent. Les plus jolies robes de bal, pour jeunes femmes, se feront cet hiver en tulle brodé au passé et d'une seule nuance, deux hauts volants formant tablier sur la jupe et encadrant jusqu'au bas avec draperie en forme d'ailes, la traîne en satin bleu, rose ou paille, suivant la broderie des volants. Il y a des tulles pailletés, d'autres à semis mouchetés de chenille; les plus élégants sont ornés de broderie en fleurs artificielles, formant autour de la tunique et du corsage de légers cordons rattachés ensemble par de délicats branchages et de feuillages jetés çà et là d'une façon artistique. Cette légère broderie au passé imite la nature à s'y méprendre. Ce gracieux travail, que toute femme peut faire, lui procurera non seulement une toilette des plus élégantes, mais encore le moyen de réaliser une notable économie.

Le petit corsage très peu décolleté en carré, à taille courte, avec très petite pointe, se recouvre de tulle; les manches courtes, enserrant fortement l'épaule, sont maintenues en bouffant par un bracelet de satin; on y ajoute toujours l'indispensable piquet de fleurs formant épauvette, ou ce qui, bien plus gracieux et de nouveauté inédite, fera sensation cet hiver, un mignon pouf de plumes, surmonté d'une aigrette, et sortant d'un coquillé de dentelle ou d'une cocarde de ruban; cet ornement, des plus seyant et de grande élégance, se combine de la façon la plus heureuse avec le vapoureux de la toilette, le même petit pouf se place dans la coiffure.

Les franges de chenille sont aussi très jolies mélangées dans la tulle; leur peu de solidité, qui leur nuit tant dans toute autre occasion, n'a point d'importance lorsqu'il s'agit d'une robe de bal, et rien ne garnit mieux et n'est plus seyant à la peau que le flou soyeux de ces franges aussi légères que des plumes. On en couvre des tabliers entiers ou bien on en ourle les tuniques et les draperies. Les fleurettes montées en guirlande s'emploient également beaucoup comme garniture de toilette de bal; plus les fleurs sont petites et mignonnes avec feuillages et brindilles, plus l'effet obtenu est gracieux lorsqu'il s'agit de tulle ou de gaze. Cependant on fait aussi la guirlande de grosses roses sans feuillage, montées tout près les unes des autres. Ces roses se placent au bas des robes dans un coquillé de dentelle, surmontant un volant ou un plissé également en dentelle.

Avec le jais et la chenille, on peut exécuter soi-même des broderies charmantes sans passer à ce travail un temps considérable, car il n'agit ici que de produire de l'effet, aussi peut-on fixer un tracé de grosse chenille à l'aide d'une soie fine pour figurer des feuillages, et avec des perles de jais blanc figurer des grappes de fleurs.

En faisant soi-même ce bel ouvrage, on s'épargnera une grande dépense, car des tabliers brodés ainsi coûtent fort cher et reviennent à peu de chose en dehors de la main d'œuvre.

Le même genre de travail fait sur satin noir est splendide mais doit être exécuté avec beaucoup plus de soin et de solidité. On emploie beaucoup dans ces broderies les tubes de jais; ils sont excessivement brillants et scintillent plus que les perles. Afin d'obtenir un résultat plus prompt en même temps qu'une résistance très grande, on peut, au lieu de broder les tiges ou de prendre de la chenille dont la soie ne tient pas, se servir de poil de chèvre ou ganse de différents modèles. On arrive alors à faire une sorte de passenterie inusable d'une fermeté et d'une solidité à toute épreuve. Ces tabliers sont assez improprement désignés sous ce mot. La broderie doit dans le bas s'étendre sur trois lés, rejoignant le lé de dernière qui est recouvert par le bouf drapé. Naturellement, il est inutile de broder les côtés dans le haut. Le travail va donc en se rétrécissant de façon à couvrir seulement le devant jusqu'à la ceinture, afin de permettre la libre disposition de la tunique. Le dessin est terminé par une dent sous laquelle on applique un volant de satin et un autre de dentelle. Une robe ainsi ornée peut servir pour très grande cérémonie et n'est pas ridicule, même à pied, avec un riche manteau.

Que dirai-je de la manière de se coiffer. Ceci dépend du genre de figure, de la toilette et de la circonstance. Pour les bals ou les soirées, presque toujours, on relève les cheveux sur le sommet de la tête pour y former une sorte de nœud. Les personnes auxquelles ce genre de coiffure ne convient pas portent, au contraire, les cheveux très bas. Quelques

boucles tombant sur les épaules sont toujours gracieuses et avantageuses.

Avec l'une ou l'autre de ces coiffures, on met un bouquet de fleurs ou une touffe de plumes avec aigrette. Un nœud de velours attaché par une broche est également fort joli et de très bon goût.

Quelle que soit la coiffure que l'on adopte, et bien qu'il soit plus facile de se coiffer avec ses cheveux aujourd'hui qu'autrefois, il est bien entendu que l'on trouve des postiches de toutes les façons, et toujours si admirablement faites qu'il est difficile de les distinguer de la réalité. Les bandeaux ondulés sont également très commodes; aussi, pour ménager les cheveux, que les frisures quotidiennes répétées abiment énormément, beaucoup de femmes préfèrent adopter le bandeau postiche, qui est toujours beaucoup plus régulièrement ondulé et qui coiffe parfaitement. Elles relèvent très simplement leurs propres cheveux qui se reposent et prennent de la vigueur.

Les coiffures relevées sur la tête sont assez favorables pour les personnes dont les cheveux sont rares et fatigués, car c'est justement au sommet du crâne qu'ils commencent toujours à s'éclaircir, tandis que sur la nuque ils sont généralement bien fournis. Pour exécuter la coiffure, on prend tous les cheveux et on les enroule sur un peigne disposé de manière à en augmenter le volume et à soutenir les coques que l'on disposera dessus, qu'elles soient faites avec les cheveux même ou, ce qui a lieu le plus souvent, qu'elles soient rapportées.

De toute façon, il faut se garder des coiffures volumineuses; elles sont complètement passées de mode. Les cheveux simplement tordus ne doivent pas changer la forme de la tête mais bien contribuer à son harmonie. La même règle s'applique aux ornements que l'on y pose. La touffe de fleurs ou de plumes, toujours très petite, est attachée de manière à accompagner la figure, mais ne grossit pas la tête; quelques roses sans feuillage ou un chou de ruban avec aigrette au milieu, placé un peu de côté et en arrière, conviennent à la coiffure relevée. Le petit pouf de plume, monté en cache-peigne, va très bien avec la coiffure base, dite coiffure anglaise.

Quant aux souliers de bal, il est presque toujours préférable de les porter en blanc; les couleurs, en général, même les plus claires, grossissent le pied et ses attaches. La forme décolletée est la plus jolie et la seule acceptable. La simplicité la plus grande est de rigueur; tout ornement trop visible, trop criard, fait toujours tache dans la toilette et est une preuve de mauvais goût.

J'ai fini je l'espère, quant à présent avec les costumes de bals et de soirées. Il fallait au début de la saison indiquer ce qui se porterait et comment cela se porterait. A l'avenir les sujets que j'aurai à examiner auront une tournure plus sérieuse et une plus grande utilité.

PEPIA.

A NOS LECTEURS.

Nous avons le plaisir d'annoncer à nos lecteurs que Monsieur Alphonse Lusignan, dont l'éloge serait déplacé de notre part, collaborera régulièrement, à l'avenir, au *Journal du Dimanche*.

Nous nous sommes assuré les services de M. Paul Dumas, ancien gérant de *L'Opinion Publique*. Les personnes qui désirent s'adresser à ce monsieur peuvent lui envoyer leur correspondance au bureau du *Journal du Dimanche*, 319, rue Notre-Dame, Montréal.

" JOURNAL DU DIMANCHE "

LE SECRET DE ROCH

V

LARMES DE SANG.

(Suite.)

Gaspard était jaloux. Le silence inexplicable de sa femme l'avait rendu encore plus taciturne qu'auparavant. Peu à peu les sentiments qui l'agitaient se traduisirent par la froideur. Angèle suivait les progrès de ce changement, tremblant chaque jour davantage en songeant à l'avenir qui lui était réservé. Mais elle subissait son sort sans se plaindre, et vidait à longs traits sans murmurer la coupe du malheur.

Un soir, Angèle se promenait dans le verger en compagnie de l'abbé Juan et d'une paysanne qu'elle avait prise pour servante. Un mendiant en guenilles, la barbe inculte, sale et longue, et se traînant sur des béquilles, s'approcha d'elle en lui demandant l'aumône d'une voix larmoyante. Angèle lui mit une pièce de monnaie dans la main. Le mendiant, profitant du moment favorable, lui tendit un papier plié. Elle eut un mouvement de frayeur, et instinctivement elle cacha le billet au curé et à la paysanne. Quand elle se trouva seule dans sa chambre, elle lut ces paroles :

"Angèle, j'ai appris à Salamanque ton mariage qui te donne une fortune. Je t'en félicite et m'en réjouis. Je veux mettre fin à ma vie criminelle, misérable et vagabonde. Mais pour cela j'ai besoin de ton aide. Cette nuit, à deux heures, quand tout le monde sera endormi dans ta maison, je passerai par-dessus le mur de la cour. Attends-moi là. N'oublie pas d'apporter tout l'argent que tu pourras, Ton pauvre frère, Mateo."

Angèle resta atterrée. La lettre du mendiant, qu'elle tenait ouverte à la main, lui semblait écrite en caractères flamboyants. pas une larme ne mouilla ses paupières, pas un cri, pas un soupir ne s'échappa de sa poitrine. Comme si un poids énorme l'eût écrasée tout à coup, elle demeurait sans voix et sans pensée.

Ce jour-là, Gaspard était parti de bonne heure pour Salamanque en annonçant qu'il ne rentrerait que vers la fin de la semaine. L'absence de son mari enhardit la pauvre femme. Comme si elle eût commis une mauvaise action, elle poussa le verrou de sa chambre, ouvrit un tiroir de la commode, y prit au hasard une poignée d'or, et en fit un paquet qu'elle cacha dans son sein. Puis elle s'assit près de la fenêtre, comptant, les unes après les autres, les heures qui sonnaient à l'horloge de l'église. A mesure que ces heures se succédaient, les ténèbres devenaient plus épaisses.

Lorsqu'elle crut enfin le village plongé tout entier dans le sommeil. Angèle, défaillante et en proie à la terreur, descendit à pas de loup l'escalier qui menait à la cour. A peine y était-elle arrivée, qu'un homme accroupi sur le mur se jeta à terre :

—Angèle, dit-il à voix basse, où es-tu ?

— Ici, Mateo... mais j'ai peur ! murmura-t-elle d'une voix expirante.

— Ne crains rien, ton mari est loin d'ici, et tes gens ont trop peiné le jour pour ne point dormir la nuit sur les deux oreilles. Personne ne nous entend.

—Mateo, tes crimes ont tué ma mère. Tu as...

—Tu me sermonnes, petite sœur. L'heure est mal choisie, et tu sais que je ne suis pas endurant. C'est la dernière fois que je te tombe à charge. En Espagne, la fatalité me poursuit partout ; je veux aller en France, où je ferai peau neuve. Mais pour cela il me faut de l'argent. Tu es riche, petite sœur en as-tu apporté ?

Il eut un ricanement sinistre.

—Tiens, prends, dit Angèle en lui donnant le paquet d'or. Mais jure-moi, Mateo, que tu renonceras à cette vie de perdition et que tu ne remettras plus les pieds ici.

—Je jurerai tout ce que tu voudras, petite sœur... Mais, pourquoi me tiens-tu rigueur, pourquoi, avant notre dernière séparation, me refuser un baiser : ne suis-je pas ton frère ?

Angèle se rejeta vivement en arrière, mais Mateo l'avait saisie dans ses bras.

—Laisse-moi, dit-elle tandis qu'il imprimait ses lèvres sur son front, et fuis loin d'ici.

Elle s'arracha de son étreinte, et courut vers l'escalier.

Mateo avait repris le chemin par où il était venu. Comme il descendait du mur sur la route il fut aperçu par un valet de ferme qui s'était levé plus tôt que de coutume. Ce valet, pour faire du zèle, rapporta à Gaspard ce qu'il avait vu.

Gaspard avait eu jusque-là une confiance aveugle en sa femme, mais l'étrangeté du maintien d'Angèle, lorsqu'il la questionnait sur les motifs de son accablement, avait éveillé ses soupçons. Le récit que lui fit le valet de ferme les confirma. Il se dit qu'un homme ne pouvait pas pénétrer chez lui la nuit et avoir une entrevue avec sa femme, sans qu'il y eût de part et d'autre une intention coupable, et depuis ce moment il se promit de surveiller attentivement les actes d'Angèle, sans rien laisser percer de son indignation.

Comme il le supposait bien, Mateo obtint de sa sœur un second rendez-vous, et comme la première fois la pauvre femme, vaincue par la terreur, ne put résister à sa prière. Le même valet qui les avait surpris les vit de nouveau dans les bras l'un de l'autre, et ne manqua point d'avertir son maître, dont il espérait gagner les bonnes grâces. Gaspard dévora sa colère, attendant une occasion pour éclater.

Angèle, à quelques paroles qui échappèrent à son mari, voyait à l'horizon s'amonceler la tempête ; mais, dominée par l'effroi, elle gardait le silence. Gaspard, de son côté, égaré par la jalousie, se taisait. Ce fut au moment où la situation se tendait à l'extrême entre les deux époux, qu'Angèle reçut une troisième lettre de Mateo, lettre plus pressante que les deux premières et pleine de menaces, qu'il jurait de mettre à exécution, si sa sœur ne lui apportait pas à l'endroit convenu la somme réclamée.

Cette nuit-là, Gaspard, qui avait feint un nouveau voyage, s'était caché dans une ronce-raie, de manière à échapper aux regards.

Mateo s'avancait vers le mur de la cour par un sentier étroit et tortueux, calculant déjà dans sa pensée le prix qu'il allait tirer de la complaisance ou de l'épouvante de sa sœur. Il passa devant Gaspard sans se douter que celui-ci l'épiait. Le mari jaloux n'eût pas de peine à reconnaître dans cet homme celui dont il avait juré de tirer vengeance. Il le suivit à pas comptés, en armant sa carabine.

La nuit était sereine et le silence profond. Mateo posa le pied sur une anfractuosité du mur pour l'escalader. La lune projetait sur lui ses rayons blafards et le mettait en pleine lumière. Il atteignit la crête du mur, s'y assit à cheval et attendit, comme s'il avait voulu sonder le terrain.

Tout à coup une détonation retentit ; l'homme qui était sur le mur poussa un cri et tomba sur le sol.

Les chiens de garde aboyèrent. Les gens de la ferme s'étaient levés et s'interrogeaient sur la cause de ce bruit.

En deux bonds Gaspard se trouva auprès de l'homme qui rougissait l'herbe de son sang. Il s'appuya sur le canon de sa carabine et contempla avec un regard haineux celui qui gisait à ses pieds et se débattait contre la mort. Le blessé fixa sur lui des yeux vitreux.

—Qui êtes-vous ? dit-il d'une voix faible. Quel mal vous ai-je fait pour m'avoir tué ?...

—Je suis Gaspard, le mari d'Angèle, le maître de cette maison...

—Gaspard !... Gaspard !... s'exclama Mateo en jetant un cri de désespoir.

—Ah ! mon nom t'épouvante. Tu te tords comme la vipère sous le pied de l'homme qu'elle a voulu mordre pendant son sommeil et qui va l'écraser !

—Oh ! la justice divine !...

Mateo s'était redressé sur son séant et portait la main sur sa poitrine d'où s'échappait un flot de sang. Il regardait avec une expression démoniaque son meurtrier qui l'accablait de mépris.

—Tu as peur ? dit Gaspard.

—Peur !...

—Ne le nie point... tes yeux le disent...

—Vous vous trompez... ce n'est pas la peur, c'est la voix de ma conscience, ce sont mes remords...

—Tes remords, ricana Gaspard. Je sais, la phrase obligée des lâches ; ils commettent un crime, ils ravissent l'honneur à une femme, ils sèment la désunion dans une famille, et quand la main vengeresse se lève pour les châtier, ils parlent de leur conscience et de leurs remords ; quand ils désespèrent du pardon des hommes, ils implorent celui de Dieu.

(A continuer)

RENSEIGNEMENTS UTILES

MM. Laviolette & Nelson ont reçu le témoignage suivant, qui n'a pas besoin de commentaires.

Bouctouche, N.-B. 4 janvier 1884.

MM. Laviolette et Nelson,
Pharmaciens,
Montréal.

Auriez-vous la bonté de m'envoyer 6 ou 12 boîtes de la *Valeria*. J'en ai fait usage d'une boîte et le résultat a été tel que mes cheveux sont repoussés très épais. Plusieurs ici, ayant été témoins que cette pommade m'a donné une nouvelle chevelure, désirent en faire l'expérience. Je vous donnerai volontiers un certificat en faveur de la *Valeria*.

Votre tout dévoué,

G. A. GIROUARD,
ex-député de Kent.

Nos lecteurs feront bien, dans leur avantage, de visiter les magasins de nouveautés de MM. H. Beaudry & Cie., qui, pendant leur liquidation, offrent des marchandises hors ligne à des prix dérisoirement bas.

AUX DAMES.

Un article de qui agit à la fois comme embellisseur de la peau et comme préservatif contre les rigueurs du froid, mérite certainement une mention spéciale. Nous attirons donc l'attention de nos lectrices à l'annonce dans une autre colonne d'un article de ce genre.